

Chroniques du troisième âge

Jean-Paul Leclercq

La sortie

La retraite ça se sonne. On n'a pas eu besoin de me pousser dehors je suis parti ! Un jour j'ai dit "tiens, ce n'est plus mon monde" et du coup j'ai trouvé le mien en même temps qu'enfin la liberté. J'ai quitté l'agressivité, la vanité, l'avidité et la compétition comme on sort de prison. Tout à coup, n'ayant plus de profession, je suis devenu, dans cet univers où l'on n'existe que par ce que l'on fait et paraît, une ombre invisible aux yeux des autres. Cela

donne ce sentiment délicieux, propre aux spectres, de voir sans être vu.

L'image me plaît ! ...un fantôme social, voilà !

Un adage, dans lequel je me suis tout de suite reconnu et qui a piloté mon enfance, mon adolescence et une partie de mon âge adulte, dit: "pas vu pas pris"! Un goût certain de la clandestinité, le sentiment, étant « de trop », d'être de la même fratrie que tous les évadés, tous les déguisés, tout ceux que l'apparence rend insoupçonnables, tous ceux qui déambulent masqués.

Bien entendu, il m'a fallu mettre fin à la pression de l'ego, renier tout ce qu'insidieusement, la société et mes éducateurs, mon orgueil aussi, avaient inséré en moi de désir d'exister quand même, de m'exhiber, de me sentir approuvé voire admiré.

J'étais fin prêt ! J'ai donc fait pour une fois comme tout le monde : j'ai vécu ma retraite dans l'aisance qui est celle des descentes. Sombrant agréablement, rétrécissant progressivement mon univers au fur et à mesure que fichaient le camp ensemble, par une heureuse synchronicité, ma motivation et ma motricité, ma libido et mes érections ; apprenant à mieux jouir de moins. Consentant. Presque serein.

Presque ! Parce que le spectacle de l'écroulement des valeurs auxquelles je tenais n'a pas manqué de susciter de la colère et la diminution concomitante de mes moyens financiers des inquiétudes. La société s'étant en effet rendu compte qu'un vieux coûte cher et qu'« il n'y en aurait plus pour tout le monde », elle a rabeté les retraites. Mais ma femme et moi on n'a rien dit. Trop usés pour la révolte.

On a choisi une maison de retraite « basique ». Accueil « basique », soins « basiques », bouffe « basique », ambiance « basique ». Ma femme en a vite eu assez, elle s'est laiss¹é aller au fond d'une pneumonie. Elle en est morte. Ca fait dix ans. Mais moi je suis encore là... à m'emmerder ferme. A laisser couler des jours sans intérêt comme on regarde ruisseler la pluie sur une vitre.

La semaine dernière, le directeur, qui voulait faire l'aimable, m'a dit en passant avec le grand sourire condescendant que je ne supporte pas: « Toujours là, François ? ». Je n'ai pas répondu.

Je le sais bien, sacrebleu, qu'on fait la file pour avoir une place au mouvoir et que

¹ Depuis la réforme de 1990, la participe passé du verbe pronominal est devenu invariable

plus je dure, plus je gêne ! Que vivre vieux à ce point c'est indécent !

Comme si je ne sentais pas leurs regards, comme si je n'imaginai pas le contenu de leurs apartés ! Toute cette pression muette, cette réprobation tacite !

Hier, l'infirmière, qui sait que l'âge n'a pas affadi ma curiosité m'a refilé un numéro d'une revue ostensiblement ouverte à une page bien précise. L'article décrivait les mœurs des anciens Inuit. Intéressé, j'ai lu jusqu'à buter sur ce paragraphe :

«Si un homme devenait trop vieux pour apporter une contribution à la famille et devenait une charge, de son propre chef, il s'éloignait et restait dans un igloo abandonné où il ne tardait pas à mourir de faim et de froid ». J'ai levé les yeux. Elle me regardait en silence, attendant visiblement de voir si l'allusion avait fait mouche.

Je n'ai pas bronché. Une des lois tacites de ces dépotoirs de la vie c'est que ces jeunes « dévoués » qui nous font l'honneur de s'occuper des débris que nous sommes, doivent être traités comme s'ils étaient bénévoles, comme si nous leurs étions redevables, comme si ce n'était pas notre argent qui les entretenait, comme s'ils n'étaient pas nos employés. On est donc supposé se laisser tutoyer, « être gentil », « facile » et de bonne humeur quelle que soit leur humeur à eux. Il faut bien en passer par là puisque nous en dépendons.

N'empêche, le soir, dans ma chambre, ce bout de texte me tournait en tête et surtout cette question, obsédante :

« A quoi bon ? A quoi bon attendre ? Et d'ailleurs attendre quoi ? ». J'échafaudais des plans de suicide. Compliqués à suffi-

sance pour occuper mon imaginaire, pour avoir le temps d'apprivoiser l'idée, pour jouir de la satisfaction de ce dernier pied de nez, pour attiser ma curiosité aussi.

Cela fit bientôt l'essentiel de mes pensées. Jour après jour. Mais, chaque fois aussi, ce petit bout d'instinct de survie qui me disait : « Pourquoi justement aujourd'hui ? Pourquoi pas demain ? ». Et cet atermoiement générait une forme d'angoisse qui allait croissant.

Ce matin l'angoisse est devenue trop forte, elle m'étreint. Je sens bien que reculer encore ne fera qu'aggraver les choses. On est en hiver. Il est particulièrement rigoureux. Le thermomètre extérieur indique moins quinze. Là haut, dans les landes désertes, ce sera pire. J'ai raflé quelques sandwichs à la cuisine.

Je m'en vais. Tout de bon.

